

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XXIII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XXIII.

---

Deux villages jumeaux. — Les montagnes amies. — La vallée de la Wehra et ses superbes rochers. — Trois heures de marche dans la solitude. — Les premiers chalets. — Vorder-Todtmoos. — Tisserandset colporteurs. — Un hameau né malin. — L'évêque écuyer tranchant. — Un jour de pèlerinage. — Nouvelle malice du hameau — « *Guten appetit.* » — Notre menu. — L'église. — Les sorbiers. — Le Hochkopf. — Les pluies de la Forêt-Noire. — Praeg et le Praegbachthal. — Salut à la Wiese. — Une ville multicolore. — Le commerce de brosses. — L'hôtel du Bœuf et ses « politiques ».

Werh a deux choses remarquables : sa superbe situation au seuil de la vallée qu'elle dénomme, — si elle ne lui emprunte son nom, — à l'endroit où les montagnes s'écartent brusquement pour redescendre en pentes douces et fleuries vers le Rhin, dont une lieue la sépare à peine ; les ruines de son vieux château de Wehrach, à la crête d'un faible mamelon, surgi au centre du vallon

comme une immense excroissance voilée de bosquets et d'ombrages. Un léger pavillon les couronne ; de ce balcon aérien, l'œil s'émerveille de la magnificence du tableau ou s'enfonce parmi les murailles croulantes qui s'effritent sous lui. D'une part, ce ne sont que campagnes florissantes, méandres argentés, croupes blondes, verdoyantes, cimes éblouissantes d'éclat et de blancheur ; d'autre part, c'est la chaîne de l'Hauenstein où pendroient les restes de l'antique donjon de Bärenfels ; c'est la gorge, d'où la rivière accourt mugissante, heureuse de réchauffer ses flots au soleil, dont elle ne sentit plus les caresses depuis son entrée dans ce sauvage défilé, long de plus de trois lieues ; c'est un horizon vapoureux de montagnes fondues dans l'air. A nos pieds, est le manoir délabré, auquel chaque jour arrache quelques pierres et dont l'aquilon emporte avec lui la poussière en même temps que les souvenirs. Berceau des Wehrach, cette puissante famille connue déjà en 1113 et éteinte en 1256, il passa tour à tour des mains des seigneurs de Klingen au chapitre de Bâle, du chapitre de Bâle aux Hapsbourg, de l'impériale maison au margrave Otto d'Hachberg, et, de ce prince au chevalier Hurus de Schönau. Est-il besoin de dire que l'histoire de ses divers possesseurs s'envola avec le temps ? Les siècles ne purent, cependant, oublier les amours criminelles de certains évêques bâlois, épris des charmes de maintes nonnes grassouillettes, dont on n'ignore point les noms, mais que je ne veux pas citer afin de ne point souiller leur mémoire. « N'insultez pas la femme qui tombe », c'est un maître qui l'a dit !

Wehr est un village sentimental. La solitude attristait son cœur : il s'unit au hameau d'Enkendorf. A eux deux ils comptent 2300 habitants. Leur union est si intime qu'on les croirait frères jumeaux. L'étranger qui les parcourt ne voit pas où finit l'un et où l'autre

commence. Il lui importe peu, d'ailleurs ; il les trouve tous deux frais, coquets, d'une charmante rusticité, et il poursuit sa route, peu soucieux de connaître la ligne démarcatrice de ces communes si étroitement enchaînées. Et lorsqu'il a franchi leurs frontières, il se retourne, les admire et se dit : « Puissent ces deux hameaux solitaires, perdus au milieu de monts ignorés, servir d'exemple aux états rivaux, dont la sottise jalouse allume la colère et attise la sauvagerie ! »

Toutefois, il n'a guère le temps de rester plongé dans sa méditation, car il a fait à peine quelques cents pas qu'il atteint le seuil de la gorge la plus imposante, la plus sublime de toute la Forêt-Noire. Les montagnes, qui se sont élevées et rapprochées subitement, commencent aussitôt à serpenter comme au hasard, décrivant les mêmes courbes, dessinant les mêmes ondulations, toujours courant de front, toujours également distantes, l'une creusant ses flancs tandis que l'autre renfle en même temps les siens, ou fuyant toutes deux vers le nord, ou penchant vers l'Orient, ou tournant vers l'Occident, compagnes inséparables, sœurs sans cesse unies, mais amies capricieuses, que le droit chemin effraye et qui ne trouvent point de voies assez fantasques à leur guise. Cependant, froides dans leurs relations au début de leur rencontre, comme des collines du haut monde, infatuées de leurs personnes et convaincues que le bon ton impose une glaciale réserve vis-à-vis de l'inconnu, elles semblent s'observer d'abord et ne marcher de concert qu'avec circonspection, à respectueuse distance. Un vert ruban profite de leur raideur pour dérouler entre elles ses ondes de riche gazon, festonné par les plis babillards de la rivière. Mais les montagnes, bonnes filles au fond, ne savent s'espionner longtemps ; peut-être même ont-elles conscience de leur majestueuse grandeur et veulent-elles donner aux pygmées de la

terre une leçon de courtoisie. Elles se tendent donc la main, et les voici dorénavant amicalement liées, fermement décidées à ne se plus jamais quitter.

Après une marche de quelques instants, le paysage revêt un aspect grandiose, bien que joyeux et riant. Une voûte de verdure s'arrondit en claveaux de feuillage au-dessus d'un chemin poli comme un parquet; un capiton multicolore, sur lequel les verts déroulent leur gamme, enveloppe les collines, que l'œil ne sait découvrir sous leurs forêts de hêtres, d'ormes, de chênes et d'érables; quelques îlots rocaillieux souillent l'écume de la rivière et frissonnent sous leurs voiles d'arbustes malingres; un roc gris et rose troue çà et là la verdure; de larges gouttières de planches, disloquées et branlantes, apportent des hauteurs les géants abattus par la hache impitoyable; de larges murs de bûches, artistement disposés, s'allongent de distance en distance à la base des montagnes; une étroite bande d'azur, déchiquetée par le feuillage, est tout ce que le regard peut saisir du firmament.

Tout à coup, comme par enchantement, des rochers bondissent aux deux côtés de la gorge. Ils se dressent audacieusement, semblables à des piquets de granit plantés par le caprice d'un Titan, s'ils ne surplombent la Wehra, qui, dans sa craintive timidité, chante en léchant leurs pieds ainsi qu'une jeune fille effarouchée, fredonnant pour se donner du courage. Les uns sont affreusement taillés, hérissés de pointes et d'aiguilles; les autres présentent leurs faces unies et dénudées, comme s'ils avaient été tranchés d'un formidable coup d'épée. Quelques sapins tremblotent à leurs crêtes, chétifs, misérables, affamés, ne trouvant pour nourriture que le peu de sucre soufflé par la tempête dans la crevasse où ils s'accrochent: on dirait des martyrs décharnés, condamnés à mourir d'inanition sur leur

roc, si Borée, en un jour de fureur, ne met un terme à leur supplice.

Mais ce tableau n'a point prise sur l'humeur du hardi charretier : insouciant, il redescend la gorge, qu'il inonde des sons plaintifs de son lugubre « *lieder* », tandis que ses bêtes vigoureuses traînent après elles trois cadavres monstrueux, dont les tranches, symétriquement superposées, recomposent les corps et montrent les formes athlétiques.

Et la vallée reprend sa souriante physionomie ; la forêt s'épaissit en renaissant ; la rivière, tranquille, roucoule harmonieusement et la route, sa mie, monte ou s'abaisse avec elle.

Ce calme n'est que de peu d'instant, toutefois, car voilà que les montagnes rejettent brutalement leurs moelleuses fourrures pour s'élancer dans les airs sous la forme de rochers bouleversés et menaçants. Quel superbe tableau ! La pierre téméraire, grise comme l'aile de la grue cendrée, profile ses stratifications immenses au-dessus de la rivière ou dessine dans le ciel un infernal donjon, insensible aux coups de la foudre et du temps. Au delà, divers blocs de moindre dimension émergent de la verdure comme autant de gracieux débris d'un manoir ruiné. Le paysage devient alors d'une épouvantable sauvagerie : un vrai chaos de rochers, parmi lesquels la route ne sait où poser le pied. Leurs corps bizarres prennent toutes les formes, toutes les couleurs, tous les aspects, toutes les audaces ! Les uns, rayés, fendillés, crevassés, effrités, paraissent prêts de se disloquer et de s'écrouler sous le poids des ans ; d'autres, retenus à peine par quelque fibre de pierre, assis sur un mince caillou, disjoints et ballottés, menacent l'imprudent qui s'aventure à leur ombre ; d'autres encore, orgueilleux jusqu'à la folie, ne comptent point avec les nues et élèvent leurs cônes effilés à des hauteurs inca-

culables. Quelques broussailles flottent à leurs crêtes, comme une chevelure clair-semée; une hutte aérienne tache la cime de l'un deux, pareille à quelque sombre joyau de jais. Puis, un bloc colossal avance sa tête de cyclope au-dessus de la rivière et semble la dernière sentinelle de toute cette armée de porphyre, tandis qu'une roche rose, grise, noire, projette par-dessus nos têtes ses membres gigantesques et dessine la porte de ce camp fantastique, au seuil duquel la curieuse Wehra s'étrangle afin d'y pénétrer plus vite.

Cependant, les montagnes n'ont pas dit leur dernier mot : en proie, de nouveau, à l'épouvantable délire qui vient de les agiter si fort, leurs croupes s'escarpent brusquement, au point de forcer notre route à enjamber la rivière sur un pont délabré, bien digne du tableau qu'il décore. C'est peut-être l'endroit le plus poétiquement sauvage de toute la gorge. Aux mugissements du torrent, un ruisseau mêle les fraîches notes de ses laiteuses cascates; une hideuse muraille de granit, maculée de taches blanchâtres, tend, sous sa gracieuse mantille de feuillage, sa face grêlée au-dessus du torrent, dont les flots épouvantés se bousculent en écume neigeuse, semée de mille points noirs, les mille blocs de son lit hérissé.

Alors, le val se calme pour tout de bon. Épuisées par ces dernières convulsions, les collines semblent rendues. C'est à peine si elles parviennent à se maintenir à quelques centaines de pieds au-dessus de la vallée. Leurs versants efflanqués se couvrent de jeunes sapins; elles s'éloignent l'une de l'autre, et la rivière glisse paisiblement parmi ses minces îlots, sous les plantes aquatiques qui tapissent son limpide miroir et dont les larges feuilles, souvent rongées par les insectes, dessinent sur ses ondes de fines et inimitables dentelles. Parfois, entre deux murailles de sapins, on aperçoit sur la hauteur

un lambeau de prairie poudroyant au soleil. Au détour du chemin, bavarde une bruyante scierie; quelques maisons naissent par surprise et Phébus brille de tout son éclat dans un joyeux renflement du vallon: c'est Au, ou plutôt Todtmoos Au, deux ou trois feux perdus, à 690 mètres de hauteur, au milieu des montagnes, la première trace d'habitations humaines que nous rencontrons depuis que nous quittâmes Wehr, c'est-à-dire durant trois longues heures de marche. Pardon, je me trompe! J'ai vu, chemin faisant, d'autres indices du passage de l'homme dans cette effrayante solitude: quelque hutte, où il n'entre qu'en rampant pour y serrer ses outils, s'il ne l'accepte comme abri, lorsqu'il doit passer la nuit dans la forêt; un fauve ne voudrait point pareille tanière! — des croix de bois inclinées sur le bord de la route et disant au passant dans leur laconique langage: « Ci git Pierre, le bûcheron, que l'avalanche emporta. Qu'il repose en paix! Son épouse et ses enfants éplorés. » Voilà tout!

De Todtmoos Au à Vorder-Todtmoos, il n'y a guère plus d'une heure de chemin. La vallée de la Wehra revêt entre ces deux villages un caractère bien différent de celui qu'elle nous présenta jusqu'alors. Tout à l'heure, agitée, sauvage, effrayante, la voici riante, joyeuse, ensoleillée, avec ses collines emmitoufflées, ses gras pâturages, ses ravins, ses vallons, ses scieries et son modeste hameau de Glashutten, deux ou trois pittoresques chalets disséminés autour d'une verrerie abandonnée. Au sortir d'un paysage aussi sublime que cette gorge infernale, la route nous paraît froide malgré son éclatante lumière, le tableau nous semble banal malgré sa vivante diversité. La Wehra, à peine échappée de ses limbes, sommeille dans sa couche de prés; toutefois, les ruisseaux ne reconnaissent pas moins en elle une jeune

reine, vers laquelle ils se précipitent en écumeuses cascades, afin de lui offrir leurs hommages et de lui payer leur tribut. A un coude du vallon, nous apercevons un globe d'or qui miroite dans le ciel, puis, une blanche église, puis, quelques maisons échelonnées sur le penchant d'une colline : Vorder-Todtmoos, le bourg souverain de la contrée.

Vorder-Todtmoos a douze « succursales », dont la population atteint le chiffre de 2000 habitants, vivant du commerce de bois, de l'élevé du bétail et, avant tout, du filage et du tissage des étoffes. Ses métiers n'occupent pas moins de sept cents ouvriers, dont quatre-vingt-dix à cent colporteurs, chargés d'écouler leurs produits dans toute la Forêt-Noire. La valeur de ceux-ci atteint annuellement la somme considérable de 150,000 marks. Tous ces braves tisserands travaillent encore, comme au bon vieux temps, à leurs antiques métiers, dans leurs chalets enfumés, d'où s'échappe, à notre passage, le sifflement révélateur des navettes en course. La bonté de la marchandise, les avantages du colportage, les habitudes des populations voisines, leur esprit d'économie ont, jusqu'aujourd'hui, permis à ces patients montagnards de lutter avantageusement contre leurs irréconciliables ennemis, les fabriques modernes.

Mais Vorder-Todtmoos ne vit point que de ses forêts, de ses troupeaux, de ses étoffes : Todtmoos est un hameau malin, un spéculateur habile, exploitant depuis un temps immémorial la crédulité des paysans de la contrée pour se faire de bonnes et douces rentes.

Au XIII<sup>me</sup> siècle, en 1225, un saint curé de Rikenbach, du nom de Dietrich, y bâtissait une chapelle sur le Bulh, ce mamelon qui porte encore l'église d'à présent et s'arrondit entre le Todtenbach et la Wehra. Cette chapelle n'était pas née que Rodolphe de Hapsbourg la dotait de forêts et de prairies. Une chapelle n'a guère

d'appétit ; il lui faut peu de bois pour se chauffer, moins de foin encore pour se nourrir : son pieux auteur fit de si bonnes affaires, que, treize ans après, il obtenait l'élevation de sa fondation au rang de paroisse. Ce fut à Eberhard qu'il dut cette faveur, — Eberhard, cet évêque de Constance, que le cumul des charges n'effrayait point et qui, tandis qu'il remplissait son divin ministère sur les rives du Bodensee, ne se privait pas du plaisir d'exercer en même temps les fonctions d'écuyer tranchant à Walburg. Les jours de cérémonie, on le voyait défilier, la crosse épiscopale d'une main, le couteau emblématique de l'autre. Et, de même qu'il s'entendait à sauver une âme damnée, il n'était pas moins habile à dépecer une volaille ou à découper quelque cuissot de venaison, au point que les gens du pays disaient que le vénérable ministre était à la fois le serviteur de Dieu et l'intime des princes. Cette double qualité ne devait point manquer d'accroître son influence : la jeune paroisse, placée sous sa protection, devint un lieu de pèlerinage célèbre, d'où les crédules campagnards et les payses s'en retournaient les poches ou les paniers pleins d'utiles et de fructueuses indulgences. Le céleste trafic allait ainsi son petit bonhomme de train, quand, en 1619, le duc Léopold d'Autriche fit présent de l'église avec ses dépendances, c'est-à-dire ses terres et ses forêts, à la puissante abbaye de Saint-Blaise, qui en grossit encore la réputation miraculeuse, à telle enseigne que, lors de l'écrasement de l'antique monastère, elle reçut de nouvelles dotations, et, qu'aujourd'hui, dans notre siècle empesté de scepticisme, ses bras ne sont point assez grands pour presser contre son sein les fervents adorateurs qui viennent la visiter religieusement. Tous les ans, des bandes nombreuses remontent, recueillies, le cours de la Wehra et unissent les marmottements de leurs prières aux doux murmures du torrent. On les

voit ainsi gravir avec componction la belle route de la vallée, égrenant leurs longs chapelets et montrant aux touristes étonnés les pittoresques costumes de l'Hauenstein, du Bernau, du Schluchsee, des vallons septentrionaux de la catholique Helvétie, — spectacle à la fois imposant et réjouissant.

Mais le plus drôle de la chose, c'est que l'époque de leurs pèlerinages correspond régulièrement avec celle des riches marchés de Todtmoos, si bien que la dévote payse interrompt son cantique langoureux pour haranguer sa vache, et que le pieux montagnard insulte son veau en même temps qu'il répond aux avé des pieuses commères. Et le digne cortège arrive, jurant et priant tour à tour, au terme de son voyage.

Les cinq ou six hôtels du hameau ne peuvent suffire à l'héberger : il inonde les maisons, envahit les étables, s'installe en plein vent. La litière des bêtes devient la couche des pauvres pèlerins, le grenier à fourrage sert de pailleasse à celui que le gargotier n'a pu loger. Et l'on se confesse, et l'on trafique ! La conscience accablée se décharge de son fardeau, tandis que la bourse vide s'emplit. Entre deux credo le matois paysan vend sa génisse ou son porc ! Et l'on boit et l'on psalmodie ! Et l'on mange et l'on chante, au milieu de la promiscuité la plus bizarre ! Bêtes et gens encombrent la seule rue du village : les unes beuglent, grognent, les autres s'agenouillent, s'exaltent ! Et, pendant que les lèvres étirées des vieilles femmes et des vieillards clapotent sourdement, mâchonnant force alleluias, marmots et marmottes se grattent la tête et rechignent auprès de leurs grand'mères. Enfin, la troupe se rassemble pour reprendre le chemin du pays. Mais, auparavant, chacun veut emporter un souvenir de sa sainte promenade : on visite les échoppes disposées le long de la montagne et l'on achète qui, un

ustensile de cuisine et un énorme chapelet, qui, une image de saint et de la pâtisserie, qui encore, quelque objet de piété en même temps qu'une mondaine parure ! Tous s'éloignent alors, et la vallée retentit de cris de joie et de chants d'allégresse. Quelques-uns, cependant, la mine longue, déconflite, s'en retournent piteusement, poussant devant eux le bétail qu'ils n'ont pu vendre et qui se demande tristement le motif de cette pénible excursion, lui qui ne trouva point en route un pré qu'il pût tondre de la longueur de sa langue et qui n'eut pas sa part des divines consolations que le ciel distribua si généreusement à ses maîtres.

« Les dévots croient à l'efficacité des prières qu'ils adressent à mon saint patron : pourquoi les hypocondres ou les maniaques n'ajouteraient-ils point foi aux effets bienfaisants du grand air de mes montagnes ? » Tel fut le raisonnement que Vorder-Todtmoos se tint avec beaucoup de justesse. Juché à 821 mètres de hauteur, entouré de moelleuses prairies, encadré d'ombreuses forêts, rafraîchi par les flots bruyants de sa limpide rivière, n'avait-il point ce qu'il fallait pour plaire ? Il se mit donc vite à l'œuvre, perça quelques sentiers sous la ramée, dénomma ses vallons et ses collines, battit la grosse caisse et appela les badauds à son de trompe. Il y a six siècles, les pèlerins n'avaient point dédaigné son appel : les amants des cures d'air ne repoussèrent point celui qu'il leur adressait aujourd'hui, et les bourses modestes s'y donnaient bientôt rendez-vous.

C'est dans l'une de ces auberges, ouvertes à tout venant, aux pèlerins ainsi qu'aux hérétiques, aux touristes de passage ou aux Germains en villégiature, que nous primes notre diner. Et, comme le temps était superbe et que nous mangions en plein air, devant la maison, nous recevions, à chaque bouchée, les saluts de tous ces braves paysans du hameau, qui nous disaient,

avec la majesté d'un roi divin daignant ouvrir la bouche: « *Guten Appetit* ». — souhait dont la raideur égalait, si elle ne dépassait, la courtoisie. Ces souhaits ne pouvaient, d'ailleurs, tomber plus à propos, car le repas de madame l'aubergiste du Lion, une plantureuse nature, était, ma foi, délicieux. Mais, diable ! ma bonne femme, pourquoi donc ainsi bouleverser, et l'ordre du service, et les principes élémentaires de l'accouplement des plats ? Je ne puis résister au désir de transcrire ce menu drolatique :

Purée d'orge ( décoction d'os mêlée de riz broyé et de pâtes jaunâtres).

Bouilli avec salade de raiforts au vinaigre, concombres et compote de groseilles.

Civet de chevreuil et croquettes de pommes de terre.

Trites au bleu avec salade et compote de pommes.

Pâtisseries variées et bonbons du pèlerinage dernier.

Ce festin pantagruélique terminé, nous nous rendîmes à l'église. Construite dans un style baroque, elle est ornée de tableaux décoratifs, dont quelques-uns remontent à Blasien II, grand abbé de Saint-Blaise, en 1627, mais dont la plupart ne furent exécutés qu'en 1770, sur les ordres du prince abbé Gerbert. De nombreux ex-voto de cire pendent aux murs des chapelles ; ce sont principalement des jambes, ce qui m'a fait croire que le protecteur de Vorder-Todtmoos s'entend particulièrement à guérir la goutte, les rhumatismes, ... en un mot, toutes les maladies qui affectent ce membre. — Mais quel est donc ce tout puissant protecteur ? Un pauvre vieillard, qui priait dans l'église, voulut nous le faire connaître, en nous montrant tour à tour un immense caveau, creusé sous le maître autel, et un méchant tableau

représentant un religieux, agenouillé devant une croix qu'un rustre veut abattre de sa cognée. J'ai bien vu le cadre et la crypte; j'avoue, toutefois, n'y avoir rien compris, de sorte que je suis encore à me demander le nom du saint et l'origine de sa renommée.

Au sortir de l'église, je me dirigeai vers Praeg. A cet effet, j'escaladai la rampe pierreuse et escarpée, qui monte en droite ligne au sommet de la colline contre laquelle notre village est couché. Quand j'en eus atteint le faite, je suivis lentement les ondulations de la route, j'admirai dans son pli de gazon le frais hameau de Weg et je m'émerveillai devant les superbes sorbiers, dont les grappes éclatantes se balançaient au-dessus de ma tête, ne formant qu'un énorme bouquet écarlate. — J'aime cet arbre! Ses baies éblouissantes réjouissent mon œil, son feuillage délicat me plait et les formes si justement proportionnées de son tronc lisse, avec sa tête de rameaux échevelés, attirent agréablement mon regard. L'Allemand le chérit aussi : c'est son arbre de prédilection. A les voir si nombreux, on croirait qu'ils ont détrôné l'antique chêne des druides ou le tilleul poétique de la nouvelle Germanie. Tels ils sont à cette heure, ils me semblent encore plus beaux, plus séduisants, car le soleil, en course vers l'Occident, illumine leurs larmes enflammées, tandis qu'elles se détachent en paquets d'étincelles du noir rideau de sapins déroulé à notre gauche et plongé dans les premières ombres du soir.

Ce plateau traversé, nous recommençons à monter. Un chemin de croix grimpe avec nous, nous indiquant la voie du ciel en même temps que celle du passage qu'il nous faut franchir. Sur la droite, le Hochkopf élève dans les nues sa tête haute de 1262 mètres : c'est de ses flancs que jaillit la Wehra, en un fil d'argent que les ruisseaux tributaires enflent bientôt et transforment en

torrent. Le long du versant gazonné de la montagne pâit un innombrable troupeau de vaches blanches et brunes. Je n'en ai jamais rencontré dont la robe fut autre. Si quelqu'un de nos vachers poussait jusqu'au cœur du Schwarzwald ses noires génisses, on les prendrait pour des bêtes de l'enfer ! Gloutonnes comme des vaches allemandes qu'elles sont, toutes broutent avidement l'herbe de la colline ; la tête penchée, elles avancent à pas lents et mangent avec volupté. Cependant, leurs clochettes lancent joyeusement dans les airs leurs notes cristallines, qui s'en vont mourir dans la profondeur des bois d'alentour. Et les pâtres agitent leurs longs fouets, dont l'écho redit le sifflement aigu, — le salut de l'enfant de la montagne à l'étranger qui foule ses domaines.

Nous touchons à la dernière station du chemin de croix, c'est-à-dire au terme de notre ascension. Quelques pas encore, et un tableau surprenant nous enchante : le Giesieboden et le Blössling dressent devant nous leurs masses dénudées, aux flancs desquelles la route de Saint-Blaise serpente comme un blanc ruban que la nature y aurait accroché par hasard ; entre ces deux crêtes de montagnes, c'est le Herzogenhorn ; à l'ouest, c'est une cime arrondie, coiffée de hautes perches, chauve comme un caduc vieillard. Quel est donc ce misérable sommet ? Je consulte ma carte, et je vois le Belchen occuper la place de la colline inconnue. Serait-ce lui ? S'il en est ainsi, nous aurons donc entrevu cette montagne, dont nous fîmes la mystérieuse ascension ! — Au milieu de ces terrestres convulsions, nous devinons la sombre vallée du Bernau et nous soupçonnons les pittoresques chalets du Praegbachthal, fumant au fond de l'abîme entr'ouvert à nos pieds.

Mais il serait imprudent d'admirer plus longtemps ce superbe paysage. De gros nuages se sont amoncelés.

tout à coup autour des pics voisins ; ils crèvent, et les cataractes du ciel déversent sur nos épaules leurs gouttes glacées. C'est un vrai déluge ! La Forêt-Noire ne sait ce qu'est la pluie : elle ne connaît que les averses, les ouragans, les trombes !

Nous dégringolons au plus vite le long d'un sentier raboteux, tantôt nous coupant les pieds aux tranchants des cailloux de ses ornières, tantôt nous abritant sous quelque haie ébouriffée, sous la toison épaisse de quelque arbre égaré dans la prairie, tantôt reprenant notre course et bravant les fureurs de la tempête. Ah ! la charmante promenade !

Enfin, nous voilà au hameau de Praeg, trempés, boueux. Les femmes passent leurs têtes rougeaudes aux portes, ouvrant leurs grands yeux bleus, et les hommes, soulevant lentement le rideau de la fenêtre auprès de laquelle ils sont assis jusqu'à la fin de l'orage, collent leurs nez aux vitres et sourient à la vue d'une si piteuse caravane. — Cependant, les nues s'entre-déchirent ; quelques lambeaux d'azur scintillent à travers les nuages lacérés ; un rayon de soleil illumine les dernières habitations du village : Praeg se montre dans toute sa grâce, dans toute sa coquetterie, — car Praeg est un gracieux hameau, mollement étendu entre deux des plus fertiles ramifications du Hochkopf.

Nous redescendons alors le Praegbachthal, val séduisant avec ses rustiques demeures, ses bois touffus, ses prés pondroyants, ses champs dorés, ses rochers que rose la bruyère en fleurs, son ruisseau, qui gronde dans son lit abrupt et encaissé quand il ne murmure point sur sa couche de frais gazon. Un rapide, accouru d'une gorge sauvage, s'y précipite furieusement, le Gebirgsbach ; puis, Geschwand étale ses adorables chalets, aux bitumeuses parois, aux toitures moussues et rapiécées, — ses joyeuses métairies, ses bosquets touffus, ses jardinet

embaumés, là où notre voie et notre ruisseau s'unissent à la Wiese. Et la riante vallée d'Hébel, que nous quittâmes hier à Schoptheim, nous réapparaît aussi charmante, aussi poétique que lorsque nous en redescendîmes le cours.

Tandis que nous remontons vers son berceau, j'aspire à pleins poumons l'air parfumé de senteurs balsamiques, que la brise arrache aux pins d'alentour. Un mince filet argenté brille dans la pénombre, entre deux noires parois de forêts, comme une écharpe neigeuse agitée par une main invisible au sommet des collines qui ferment la vallée : c'est la cascade de Todtnauberg, l'une des chutes les plus célèbres du Schwarzwald après celles de Triberg, d'Allerheiligen et du Zweribach ; de hautes cheminées s'effilent dans les nues, comme autant de minarets élancés, maculés de poussière et de suie, et crachent leur noire fumée, qui emplit le paysage de panaches moutonnantes ; puis, une ville surgit d'une enceinte de collines et de verdure, Todtnau, le but final de notre excursion de ce jour.

Todtnau est bien la ville la plus fraîche, la plus propre, la plus appétissante que j'aie jamais vue. Ses gentilles maisons se sont parées des couleurs les plus tendres, vert céladon, gris-de-perle, ventre-de-biche, jaune-serin, rose-pompadour, lilas pâle... Les derniers rayons du soleil couchant mettent des brasiers incandescents sur leurs vitres, découpées par la noirceur des boiserie et emprisonnées dans leurs cadres de grès rouge, — autant d'yeux en feu sous leurs vives toitures de tuiles immaculées. Les plus élégantes d'entre elles coquetent au milieu de parterres de fleurs ou de bosquets mystérieux, symétriquement disposées de chaque côté de rues spacieuses, tirées au cordeau, pareilles au damier des jeunes cités américaines. Sur le flanc de la colline, à

l'extrémité de la grand'place, la nouvelle église, en construction, superpose ses premières assises de grès verdâtre; dont les lignes naissantes annoncent un temple emprunté à l'art ogival du moyen âge. C'est que Todtnau brûla de fond en comble, le 19 Juillet 1876. L'incendie était à peine éteint que son active population se mettait à l'œuvre et qu'une ville nouvelle, pimpante et joyeuse, sortait aussitôt de ses cendres.

Todtnau comptait déjà bien des ans, lorsque la flamme dévora ses bicoques d'autrefois. La découverte de mines d'argent y avait attiré, dès le XIII<sup>me</sup> siècle, un grand nombre de familles nobles, heureuses d'y trouver le métal indispensable à leur luxueuse existence. Les mines épuisées ou délaissées, d'autres industries naquirent, et la ville vit surgir dans ses murs des filatures, des teintureries, des fabriques de papier, des broseries surtout. — Fondée de 1750 à 1770 par un marchand de peaux de chèvres, du nom de Thomas, cette dernière industrie se répandit promptement dans toute la contrée, dont elle constitue actuellement la principale ressource. En 1853, elle rapportait déjà annuellement 300,000 florins : aujourd'hui, elle emploie deux mille bras et produit plus de trois millions de pièces, d'une valeur de 1,700,000 marks. — A part cela, Todtnau subit le sort de sa suzeraine, Schoenau, dont elle fut, d'ailleurs, la principale succursale jusqu'en 1827, époque à laquelle elle obtint seulement son titre de paroisse. Elle avoue, en ce moment, 1726 habitants et git à 649 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Todtnau possède un vaste hôtel, l'hôtel du Bœuf, confortablement aménagé selon le goût moderne. C'est le lieu de réunion des notables de l'endroit. Le soir, tandis que nous y soupions de trois de ces horribles « carbennades » allemandes, baignant dans une sauce abondante, noire des raclures de la poêle, ces messieurs

se rangèrent autour d'une grande table, que l'on avait omis de recouvrir du légendaire tapis vert, mais où les chopines de bière écumeuse remplaçaient avantageusement l'éternel verre d'eau. La chambre dans laquelle nous nous trouvions réunis portait pompeusement, aux glaces de ses portes, le nom de « *Lesezimmer* », la « salle de lecture ». Nos érudits étaient dix à douze environ. Celui qui me parut le cadet de la société tira de sa poche un journal et lut, d'une voix sonore, cadencée, ponctuée, quelque article relatif à la politique. L'auditoire écoutait en silence, l'œil baissé, l'oreille tendue, jusqu'à l'instant où le lecteur s'arrêta. Un calme absolu, le calme de la mort, planait sur la docte société : tous paraissaient plongés dans la plus profonde méditation ; et tous buvaient à longs traits leurs chopines, comme s'ils eussent voulu y puiser l'inspiration nécessaire aux observations qu'ils allaient présenter. L'un des auditeurs prit enfin la parole et exprima avec un imperturbable sérieux son opinion au sujet de la question que le journaliste avait soulevée. On eût entendu le vol d'une mouche, tant le silence était religieusement respecté ! Le discours terminé, un autre auditeur parla à son tour ; puis, un troisième ; puis, un quatrième.... Il n'y avait point de président ; cependant, l'ordre le plus parfait régnait dans cette sorte de concile. Telle je me figure une assemblée de rois de l'antiquité s'occupant des affaires de l'état ! — La controverse terminée, on passa à un nouveau sujet de discussion, pendant que l'on vidait un nouveau verre. Un second lecteur se chargea du soin de faire connaître à ses compagnons la question que la réunion allait passer au crible de l'examen, et la même scène recommença. — A dix heures, la séance fut levée ; les politiques se serrèrent cordialement la main, en se donnant rendez-vous pour le jour suivant. J'allai voir le pamphlet, objet de leurs critiques : c'était

une méchante feuille de campagne, qui ne paraissait qu'une ou deux fois la semaine. J'y trouvai la marque indiquant l'alinéa où le dernier lecteur s'était arrêté : on n'en avait guère lu plus de vingt à vingt-cinq lignes ! Les citoyens de Todtnau sont décidément les gens de la terre qui comprennent le mieux cette éternelle vérité, que « de la discussion jaillit la lumière ! »